# Théâtre Français. *Le Tartufe des mœurs*.

Le premier des Tartufes, le plus théâtral, le plus comique, c'est le Tartufe de religion, *Le Tartufe* de Molière. Environ un siècle après, Beaumarchais, qui n'était pas un Molière, quoiqu'il eût beaucoup d'esprit et gaieté, s'avisa de nous peindre sur la scène un infâme coquin qu'il appela *L'Autre Tartufe*, mais qui n'approchait pas de celui dont on voulait qu'il fût le pendant ; enfin, il nous est venu un troisième Tartufe auquel on a donné le nom de *Tartufe des mœurs*, parce que c'est un affreux scélérat, paré des beaux nom de probité, de sentiment et de vertu. Le malheur de ces deux derniers Tartufes, c'est de ne point avoir de côté comique ; ils ne sont qu'odieux et atroces ; ce sont des personnages tristes et affligeants, qui font souvent frémir, et jamais ne font rire. *Le Tartufe* de Molière, débitant à la femme de son hôte des fleurettes dévotes, et une morale commode pour le plaisir, tandis que le mari entend tout, caché sous la table, est un personnage très plaisant ; il devient extrêmement théâtral, lorsque voulant passer de l'opera buffa à l'opera seria, il est arrêté par le mari dans son entreprise galante ; mais cet abominable Beggears, quand il accumule les trahisons et les noirceurs ; mais cet exécrable Valsain, quand il corrompt la femme de son ami, et complote avec un usurier pour la ruine de son frère, sont deux monstres d'inhumanité et de perfidie, qui n'ont rien que d'affreux, et, par cela même, sont déplacé sur le théâtre de Thalie, peu fait pour ces horreurs bourgeoises.

Un inconvénient particulier à Valsain, le Tartufe des mœurs, c'est qu'on le suppose jeune, c'est qu'il appartient à une classe distinguée, et tient un rang dans le monde. Qu'on rende ridicule les gens comme il faut, tant qu'on voudra ; qu'on n'épargne point leurs folies et leurs travers : ils sont sous ce rapport de vrais gibiers de comédie. Voyez dans *Le Misanthrope* la fatuité du marquis, la sotte vanité d'Oronte, la mauvaise humeur d'Alceste, la méchanceté de la prude, la fausseté de la coquette : Molière ne fait grâce aux vices d'aucun de ses personnages ; mais il se serait bien garder de les attaquer dans leur honneur, de les avilir par des infamies et par des bassesses : ils cesseraient alors d'être comiques, et ne seraient qu'odieux et méprisables ; cela corromprait tout la gaieté de sa pièce : il a pris pour son Tartufe un inconnu, un mendiant, un donneur d'eau bénite qu'un bourgeois rencontre dans une église.

Il est vrai que dans *Les Femmes savantes* Molière prête à son Trissotin des sentiments bas et vils ; mais Trissotin a d'ailleurs tant de ridicules ; il est si fortement comique, que l'auteur a pu nous le montrer dominé par un intérêt sordide, sans trop affaiblir par cette bassesse ce que le rôle a de plaisant. On peut seulement accuser Molière d'avoir poussé trop loin la vengeance, en flétrissant le caractère et les mœurs de son ennemi, quoique ce fût bien assez et même trop d'avoir ridiculisé son esprit et son talent. Il n'en est pas moins certain, en général, que les fourberies, les escroqueries, les vices bas, les actions honteuses doivent être au théâtre la partage exclusif de ceux qui, par la bassesse de leur état par leur éducation et par leur fortune, en sont plus susceptibles que les autres. Un coquin qui fait son métier est amusant et n'a rien qui répugne ; mais un homme bien né, fait pour tenir à 'honneur, attriste et déplaît nécessairement quand il s'abaisse à faire le métier de coquin.

Il y a dans *Le Tartufe de mœurs* une situation très vive et très forte ; c'est celle où Valsain, qui tient enfermée chez lui la femme de son ami, tremble à chaque instant qu'elle ne soit découverte ; mais pour amener cette situation ; il a fallu sacrifier toute espèce de vraisemblance. La femme qui prend le parti d'aller ainsi seule chez Valsain, n'aime point ce jeune homme ; elle a même un caractère fort opposé à celui de ce Tartufe : c'est une femme du monde, coquette, médisante, aimant la plaisir et la société, mais au fonds très honnête. Quel attrait peut donc l'attirer chez un triste pédant, chez un moraliste ennuyeux ? Il faut convenir que le motif qu'on donne dans la pièce à cette imprudence, est si parfaitement ridicule, qu'il met à découvert l'embarras et le besoin de l'auteur, qui veut amener sa situation a quelque prix que ce soit.

On nous dit que la femme ne consent à se compromettre en allant seule chez un jeune homme célibataire, que dans l'intention d'y faire une bonne œuvre, d'y soulager un vieillard malheureux ; comme si cette charitable dame ne pouvait pas satisfaire sa pieuse intention autrement qu'en courant les risques du tête à tête chez un garçon. D'ailleurs, le caractère de la femme s'accorde très mal avec cette grande passion pour les œuvres de charité ; il faut encire pour que la situation ait lieu, que le mari, qui ne va presque jamais chez Valsain, que le frère toujours très peu tenté de visiter un frère si peu gracieux, se rencontrent dans le même moment par hasard chez le Tartufe : il en résulte que si la situation est belle, elle coûte aussi fort cher. Celle des tableaux, moins forte sans doute et d'un intérêt moins vis, me paraît plus naturelle, plus aimable, plus touchante.

Ces deux situations, qui occupent le troisième et le quatrième acte, ont fait le succès de l'ouvrage, et le conservent au répertoire. Il y a trois bons rôles : l'oncle et les deux neveux ; ils sont bien joués, surtout celui du neveu Tartufe, où Damas se distingue : c'est dommage qu'il y ait tant de rôle faibles ; le mari, la femme, la demoiselle, sont bien peu de chose ; la soubrette vaut mieux parce qu'elle a une physionomie : c'est elle qui protège le jeune libertin contre son frère ; elle passe pour vieille dans la pièce ; c'est moins une femme de chambre qu'une ancienne gouvernante, ce qui n'empêche pas l'actrice qui joue ce rôle d'avoir toute les grâces d'une jeune soubrette.

Le but moral est de prouver qu'il ne faut pas s'alarmer des folies d'un jeune homme qui a le cœur bon, mais qu'il faut se défier beaucoup des vertus précoces et de la sagesse prématurée d'un Catin de vingt ans, qui affiche la conduite d'un barbon. Le mal est qu'un jeune libertin, avec le meilleur cœur du monde, peut dissiper toute sa fortune, et se ruiner sans ressource, s'il n'a pas un oncle qui vienne exprès du Bengale pour réparer ses sottises. Il ne faut donc pas que les jeunes gens, sous prétexte qu'ils ont un bon cœur, en prennent droit de s'abandonner à tous les caprices, et de manger tout leur bien dès leur première entrée dans le monde : cela ne convient qu'aux jeunes gens qui ont des oncles très indulgents et très riches : tout autre, fût-il le meilleur et le plus aimable des jeunes gens, peut se rendre misérable, et rester avec un bon cœur, qui est très mauvais moyen de faire fortune.

Geoffroy.